



Valérie Mréjen face au miroir.
« never complain, never explain. »

ULF ANDERSEN

de son éditeur un « indéniable succès ».

Reservée sans être timide, ses yeux battent sous de longs cils, ses cheveux bruns se tiennent sagement noués en arrière ; sur son visage, nulle trace de maquillage. Elle est nature, comme le thé qu'elle sirote avec une paille. Son œuvre rend compte à sa manière – de ne pas y toucher – des petites choses de l'existence, de ces instants ou cela ne passe pas, de ces courts-circuits entre les êtres. Au fond, on ne parle toujours qu'à soi-même. Rêveuse bourgeoise, Valérie Mréjen n'aime pas tellement le bruit, les cris ; elle préfère l'ironie, un brin d'artifice, et le cinéma de Jean Eustache. Invitée à se situer sur l'échelle qui mène de la dépression à l'euphorie, elle se définit en souriant comme une « optimiste démotivée ».

Dans le tohu-bohu de la rentrée littéraire, comme un mot doux sous une porte, elle a glissé un texte minuscule. *L'Agrume*, récit à la première personne, tient sur 70 pages et dans la poche. La première phrase en donne le ton : « *Nous étions assis près des Halles, sous une espèce de pergola en bois. Il faisait bon. Il m'a dit : "Je ne t'aime pas".* » Il y a du Sempé dans ce fatalisme discret, cette façon polie de retenir ses larmes.

L'Agrume – titre acide – est une histoire d'amour anodine entre un jeune homme, Bruno, étudiant, qui se surnomme ainsi, et la narratrice, double de l'auteur ; une histoire d'amour à sens unique puisque Bruno semble ailleurs. L'héroïne le regarde vivre, sans vraiment le comprendre, émouvant avec ses gestes simples, sa passion pour la matière, sa fascination pour des objets sans importance. Elle l'attend, devant son téléphone, dans les cafés, tremblant qu'il ne vienne pas, n'osant lui adresser le moindre reproche. Soumise, un peu fleur bleue, elle emploie des adjectifs comme « *sotte* », « *bécasse* », feint le détachement quand paraît sa rivale. Pas un soupir dans ce lamento d'une ironie feutrée : « *C'était l'hiver, l'herbe avait revêtu son manteau blanc et nous claquions des dents.* »

Avec peu de mots, des phrases ordinaires, Valérie Mréjen en dit beaucoup plus sur les chagrins qui nous minent que tous les poids lourds que l'on voit défiler. On sort de son récit le cœur pressé.

BERTRAND DE SAINT VINCENT
Editions Allia, 77 p., 40 F (6,10 €).

Un zeste d'humanité

Récit

L'agrume, de Valérie Mréjen.

Elle est entrée dans le café où nous avions rendez-vous, comme une souris. Elle s'est assise, a tiré sur les manches de son pull kaki, comme si elle voulait y disparaître, et a commandé un thé glacé. Puis elle s'est mise à parler, assez facilement, d'une voix douce et sans illusion, qui ressemble à celle de ses livres. Elle a expliqué qu'elle était en train d'achever le montage d'un court-métrage réalisé à partir de son récit, qui s'appellera *la Défaite du rouge-gorge* et dure environ vingt-cinq minutes. A 32 ans, Valérie Mréjen, ancienne étudiante aux beaux-arts de Cergy-Pontoise, s'est bâti une réputation flatteuse dans les milieux d'avant-garde. On y apprécie son travail – collages, photographies –, ses courts-métrages, ses textes littéraires. Son précédent récit, *Mon grand-père*, publié en 1999, a rencontré, selon les termes